

La légende du forgeron

Un forgeron forgeait une poutre de fer...

Et tout en martelant le fer de ses bras nus,
Le brave homme songeait aux frères inconnus
A qui son bon travail serait un jour utile...
Et donc, en martelant la poutre qui rutille,
Il chantait le travail qui rend dure la main,
Mais qui donne un seul cœur à tout le genre humain!



Tout à coup, la chanson du forgeron s'arrête,



«Ah! dit-il tristement, en secouant la tête,
Mon travail est perdu, la barre ne vaut rien :
Une paille est dedans; recommençons.» C'est bien!
Car le bon ouvrier est scrupuleux et juste,
Il ne plaint pas l'effort de son torse robuste;
Il sait que ce qu'il doit, c'est un travail bien fait,
Qu'une petite cause a souvent grand effet,
Que le mal sort du mal, le bien du bien, qu'en somme
Un ouvrage mal fait peut entraîner mort d'homme!

Les étincelles d'or faisaient comme un soleil,

Et de ce cœur vaillant, à la forge pareil,
Étincelles d'amour en tous sens élancées,
Jaillissaient le courage et les bonnes pensées.
Et la poutre de fer, dont l'ouvrier répond,
Sert un beau jour, plus tard, aux charpentes d'un pont;
Et, sur le pont hardi qui fléchit et qui tremble,
Voici qu'un régiment – six cents hommes ensemble –
Passe, musique en tête, et le beau régiment
Sent sous ses pieds le pont fléchir affreusement...
Le pont fléchit, va rompre,... et les six cents pensées
Vont aux femmes aux sœurs, aux belles fiancées...
Et, dans le cœur des gens qui voient cela des bords,
La patrie a déjà pleuré les six cents morts!



Chante, chante dès l'heure où ta forge s'allume!

Frappe, bon ouvrier, gaîment, sur ton enclume :
Le pont ne rompra pas! Le pont n'a pas rompu!
Car le bon ouvrier a fait ce qu'il a pu,
Car la barre de fer est solide et sans paille...
Chante, bon ouvrier, chante en rêvant! Travaille!
Règle tes chants d'amour sur l'enclume au beau son!
Ton cœur bat sur l'enclume et bat dans ta chanson!
... Les étincelle d'or, en tous sens élancées,
C'est le feu de ton cœur et tes bonnes pensées.



L'homme n'a jamais su, l'homme ne saura pas
Combien d'hommes il a soutenus de ses bras
Au-dessus du grand fleuve et de la mort certaine!
Et pas un seul soldat, et pas un capitaine
Ne saura qu'il lui doit la vie et le retour
Au village où l'attend le baiser de l'amour.
Nul ne dire : «Merci, brave homme!» à l'homme juste
Qui fit un travail fort avec son bras robuste.

Jean Aicard (1848 - 1921),
poète, romancier et auteur dramatique né à Toulon